

" La chambre noire"

De

Stéphane Olry

Récit

Une chambre noire. Dans cet atelier de la mémoire, des cartons où sont rassemblées les archives de trois générations d'hommes. Trois hommes se tiennent dans cette chambre où s'installent les spectateurs. On leur distribue des archives extraites des cartons. Les trois hommes tissent le récit suivant : Ils lisent le texte, le disent, improvisent sur son canevas, montrent les archives, les filment ou en projettent des agrandissements, les rangent, les classent.

" Le dimanche 2 février 2003, j'ai poussé la porte d'un appartement situé au 3<sup>e</sup> étage d'un immeuble du 43, rue Lauriston dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

La table de la salle à manger était couverte par des ustensiles hétéroclites extraits d'un buffet béant. Le salon avait été vidé de ses meubles et tapis. Sur le parquet mis à nu étaient dispersés des " *Jours de France* " jaunis.

J'entrai dans une chambre. En vrac sur un lit, des échantillons de tissus épinglés à un patron de papier, une couverture en poils de chameau, des chapeaux à voilette, des gants de cavalier, des vieux caleçons.

L'appartement était grand. Je le connaissais pour y être venu durant mon enfance. Je le parcourais cependant pour la première fois librement, ouvrant des portes qui m'étaient demeurées jusqu'alors fermées, découvrant des chambres inconnues. J'ouvrais les tiroirs, parcourais du regard les lettres entassées à l'intérieur. Sur une coiffeuse, je saisis un poudrier, et reconnus le parfum de ma grand-mère.

Un jour ou l'autre, après le décès d'une vieille tante, on est tous appelés à connaître cette situation.

On retrouve sous l'empatement du visage, derrière les rides, le sourire du cousin avec qui on a joué. On se résume nos vies en phrases lapidaires : " Je suis Directeur des Ressources Humaines dans telle boîte " ; " J'ai trois enfants, deux filles, un garçon " ; " Et toi, toujours le théâtre ? ".

Le jour tombe tôt en février, l'électricité avait été coupée. Il fallait quitter l'appartement obscurci.

" Quelqu'un a demandé le coffre du Liban ? "

" Personne. Tu le veux ? "

" Oui. "

" Prends-le mon vieux. "

J'ai tréballé le coffre jusqu'à mon appartement. Lorsque, ce dimanche soir, je l'ouvris enfin, il m'apparut qu'il était rempli de dossiers scolaires, médicaux et militaires et de plaques photographiques. Toutes ces archives avaient trait à un homme que je n'avais jamais connu : le colonel Gaston Olry, mon grand-père, mort en 1954, huit ans avant ma naissance.

Il avait serré dans ce coffre, comme pour son ultime paquetage, les documents qui le concernaient lui, personnellement. Depuis sa mort, aucune main n'y avait rien ajouté, ni soustrait.

Il ne tenait qu'à moi d'accepter ou de refuser cet héritage inattendu. Je pouvais entasser ces documents dans des cartons,

les descendre à la poubelle, et oublier. Je songeai que ce Gaston Olry m'avait déjà transmis le second de mes prénoms. Le premier est le mien, Stéphane; le dernier, Pierre, est le prénom de mon père. Puisque l'histoire de Gaston Olry était depuis mon baptême sourdement la mienne, et puisque le hasard avait fait échouer chez moi le coffre qu'il avait rempli avant de disparaître, je décidai qu'il m'appartenait de plonger dans l'étude de son contenu. "

D'après le livret de famille rangé dans le coffre, Gaston Olry est né le 13 novembre 1876. Il est le fils d'Achille Olry, représentant en commerce, résidant à Nancy (Meurthe et Moselle) et de Marie-Eugénie Lavignon, sans profession.

D'une chemise en carton toilé gris avec fermeture tissu à rayures, je sors les devoirs rédigés par l'élève Gaston Olry à 14 ans. Les appréciations notées en marges par ses professeurs, me laissent à penser que le jeune Gaston a été un bon élève.

Un papier pelure daté de 1893 rangé dans ce même dossier toilé m'intrigue.

*" Volonté assez forte, mais qui se décourage facilement ; voit vite les choses en noir. Caractère et tempérament nerveux. Bon, serviable, pas égoïste, mais aimant beaucoup que l'on s'occupe de lui. Très intelligent, esprit vif, compréhension rapide des choses.*

*Très franc et très droit, quelquefois même, il y a excès de*

*franchise.*

*Esprit d'organisation. Aime le confort, mais sait très bien s'en passer ; esprit accommodant pour cela.*

*Caractère un peu emporté, colères rapides mais qui s'éteignent aussi vite qu'elles s'allument. A de grandes dispositions pour être centralien ou polytechnicien. Un peu maniaque et pourtant assez désordonné. Tendance à la dépense.*

*Santé assez bonne, mais délicatesse du côté des bronches ou de l'estomac.*

*Très affectueux il a besoin aussi de beaucoup d'affection.*

*Imagination vive, très sensuel, courageux, énergique. "*

*Sans en-tête, le papier n'est pas signé.*

Cette description que je suppose être celle du caractère de mon grand-père à 17 ans pourrait aussi bien avoir été écrite à mon propos.

Ainsi que me l'apprend le livret présentant les " *Comptes de masse d'entretien et de menus plaisirs de l'élève Gaston Olry* " , c'est le 16 octobre 1893, que mon grand-père franchit la porte de l'école des Arts et Métiers de Châlons-sur-Marne. L'économat lui a fourni ce même jour : " *une caisse malle en planchettes, des couverts, des galoches et chaussons, un képi, une ceinture, un cours de comptabilité, un cours de mathématiques, une planche à dessin, une table de logarithmes, un carnet rouge à carreaux...* " sur lequel le jeune " *conscrit* " note le nom du " *viscrit* " Charpentier auquel il sera confié

durant sa période d' " usinage " .

Sur les pages suivantes, le " conscrit " Olry (probablement sur instruction du " viscrit " Charpentier) recopie " *La prière du conscrit* " :

*" Viscrit que j'adore*

*Toi dont j'implore*

*La Sérénité*

*Si parfois tu brimes*

*Gadz'art sublime*

*C'est qu'en vérité*

*Je l'ai bien mérité "*

Il note au dessous " *la formule des chiottes* :

*" Si boanaokaosi kif kif boanaokao "*.

En visitant le site internet " [tradition.ensam.free.fr](http://tradition.ensam.free.fr) " des anciens élèves des Arts et Métiers, j'apprends que " *l'usinage* " est une période de bizutage de deux mois, durant laquelle le nouvel élève (le conscrit ) doit obéir aveuglément à un élève de seconde année (son viscrit). À l'issue de l'usinage, le conscrit devient un " *Gadz'art* " .

Sur le site " [contrelbizutage.free.fr](http://contrelbizutage.free.fr) " j'apprends que durant son usinage, le conscrit apprend par cœur des séries de mots dénués de sens et que le viscrit s'amuse à lui donner des ordres contradictoires au règlement de l'usinage. Qu'il obéisse ou non, le conscrit ne pourra donc échapper à une sanction : il se tiendra une nuit durant, immobile, debout, nu

au centre de la cour de l'école de Châlons-sur-Marne. Dans la revue " *Pour la science* ", je lis dans un article sous-titré " *La chimie de la terreur* " : " *Tous les partisans du bizutage proclament qu'il existe une loi pour l'élite, et une loi pour la masse. Il faut d'après eux apprendre à faire partie de l'élite.* ".

Ayant achevé l'usinage du conscrit Olry, le viscrit Charpentier lui dédicace fraternellement sa photo que mon grand-père conservera sa vie durant.

Trois ans plus tard, à sa sortie de l'école des Arts et Métiers : " *Olry, Gaston, numéro matricule 169, cheveux et sourcils châains, yeux gris, front ordinaire, nez moyen, bouche moyen, menton rond, visage ovale, taille 1m61...* " s'engage " *... volontairement pour 4 ans le 30 octobre 1896 à Nancy. A intégré ce même jour le 12° régiment de chasseurs au grade de 2° classe.*

*A été promu brigadier, le 6 janvier 1897 ; maréchal des logis, le 1° mars 1898 ; maréchal des logis chef, le 3 mars 1901 "*.

Le 10 octobre 1901, le maréchal des logis chef Olry Gaston intègre l'École d'application de Cavalerie de Saumur. Les " *Cours de tactique appliquée* " que je sors du coffre se concluent par l'exposé de la doctrine militaire de l'usage de la cavalerie : " *Je réunirai mes divisions quelque part massées, pied à terre. Elles resteront là immobiles, tranquilles, détendues, loin des balles pendant toute la*

*bataille. Puis, à la fin, quand le moment sera venu " À cheval ! " et furieusement, d'un bond, je lancerai toute ma cavalerie sur les flancs ou les arrières de l'ennemi. C'est moi qui ferai gagner la bataille "*.

Olry Gaston obtient à sa sortie le n°31 sur 112 élèves et la mention " *bien* ".

Promu lieutenant, âgé de 28 ans, il quitte la France pour son premier poste en Algérie le 1<sup>o</sup> juillet 1904.

Je lis le " *Contrat de mariage de M. Olry Gaston et de Mlle Jouyne Henriette, Louise Anne, sans profession, née à Alger* ".

Je n'ai connu ma grand-mère que comme une très vieille dame. Allongée dans son lit, dans une chambre obscure de l'appartement de la rue Lauriston, elle évoquait sans cesse les mêmes images de son enfance à Alger : un jardin, des palmiers, un âne faisant tourner une noria.

Le mariage a lieu le 2 août 1909.

Trois filles naissent.

En 1914, le dossier militaire de Gaston Olry contient un formulaire " *de changement de corps pour convenance personnelle* " qui me laisse à penser qu'à 38 ans, le lieutenant Olry rêve de service actif hors de la pacifique Algérie. Il y demande en effet à être affecté au 5<sup>o</sup> escadron de spahis en mission de pacification dans le Riff marocain. Son supérieur, le lieutenant-colonel Clouzet écrit en conclusion de son rapport : " *Vigoureux, intelligent, énergique,*

*infiniment désireux de bien faire, le lieutenant Olry réunit à un degré rare les qualités d'un officier d'avant-garde. Personne mieux que lui ne sera à sa place à la tête d'un peloton au Maroc Oriental ". Il donne un " Avis très favorable " à sa demande qui demeurera cependant lettre morte. J'appelle le " Mémorial de la Grande Guerre " à Verdun, et j'apprend que c'est à 23h le 30 juillet 1914 que la mobilisation générale fut annoncée aux officiers français en poste en Algérie.*

*Les jours suivants le 5° régiment de chasseurs est embarqué pour Marseille. Des fourgons ferroviaires montent ensuite cavaliers et chevaux jusqu'à la frontière belge.*

*J'imagine qu'à l'instar de tous les soldats français, le lieutenant Olry mesura sans délai la vanité des fougueses charges de cavalerie enseignées à Saumur, face à la mécanique efficacité des mitrailleuses allemandes. En octobre, puis en novembre 1914, sa femme Henriette lui écrit qu'elle cherche le drap kaki nécessaire pour lui tailler la vareuse réglementaire qui doit remplacer son dolman rouge ; hélas, les magasins d'Alger comme ceux de la métropole sont en rupture de stock de drap de cette couleur.*

*" Chargé du 1° Bureau de l'État-major de la division, le capitaine Olry assure le ravitaillement en vivres et en matériel avec un zèle et une compétence remarquable. Au cours des opérations du Labyrinthe il a déployé une activité au*

*dessus de tout éloge en prévoyant et en faisant parvenir toujours à temps tout ce qui pouvait être nécessaire aux troupes de première ligne ".*

Gaston Olry est déjà père de trois filles. Je déplie une coupure de presse rangée au fond du rabat d'une sacoche de cuir. L'article préconise un *" régime alimentaire spécifique pour les hommes désirant des enfants mâles "*. À la date du 23 octobre 1917, l'officier d'Etat Civil de la commune de Neuilly-sur-Seine inscrit enfin le nom d'un garçon, Pierre Olry (mon père) sur le livret de famille.

Le 11 novembre 1918, l'armistice est signée.

Le capitaine Olry Gaston est alors âgé de 42 ans.

L'année suivante, le capitaine Olry fait partie des troupes d'occupation de la Ruhr. À Bonn, il recopie la conjugaison du verbe *" être "* en allemand *" Ich bin alt - Du bist alt etc "* (je suis vieux - tu es vieux - il est vieux) sur des feuilles de papier d'écolier qui lui servent ensuite à envelopper ses plaques photographiques qu'il range dans la boîte *" Platten Orthochromatisch extra-rapid. N'ouvrir qu'à la lumière rouge ! "*.

En 1926, le capitaine Olry est nommé en Syrie alors sous mandat français. Je projette sur le mur de mon salon les 53 plaques stéréoscopiques rassemblées dans 4 boîtes titrées : *" Scènes du pays druze "*.

Mon père qui devint photographe professionnel ignorait

l'existence de ces clichés.

Les années passent.

Le dossier militaire du lieutenant-colonel Olry s'achève par cet ordre du jour du 14 juin 1934 des troupes du Levant :

*" Depuis 8 ans à la tête du 8<sup>o</sup> groupe d'automitrailleuses de cavalerie, chef de corps de la plus haute valeur morale et professionnelle, le lieutenant-colonel Olry est atteint par l'inexorable limite d'âge. Il quitte l'armée active avant d'avoir pu obtenir la récompense que pouvaient lui faire espérer ses magnifiques états de services, en particulier pendant la Grande Guerre et aux TEO..."* (Territoires Ennemis Occupés ). *" ...Qu'il soit assuré du moins, qu'il emporte avec lui, en même temps que le sentiment du devoir accompli, l'estime et l'affection de ses supérieurs, de ses camarades, de ses subordonnés qui tous, lui souhaitent de trouver en une heureuse et longue retraite, l'emploi de son inlassable activité.*

*Signé : Le général Chevallier, commandant de la cavalerie du Levant. "*

L'agenda " *Idéal 1934* " m'informe sur ce retour en France du lieutenant-colonel à la retraite. Le 16 juin, il s'embarque à Beyrouth, puis après une escale à Alexandrie, débarque à Marseille le 23. Le lieutenant-colonel note : *" Bateau escale 220 francs, billets Paris et excédents 230 francs, coiffeur 5 francs, illisible 80 francs, porteur divers 15 francs : total*

*550 francs ".*

Il voyage par le train de nuit, puisque le lendemain, je lis :  
*" Arrivée Paris 8h ".* Puis *" Cercle "* enfin *" après-midi  
Arthus-Bertrand et Pareux "*. J'en déduis qu'il est allé  
déjeuner ce jour-là au Cercle militaire (il a réglé 120 francs  
d'inscription) et y a passé l'après-midi avec deux amis. Les  
jours suivants ne sont pas moins remplis : il téléphone le  
matin (probablement pour renouer les liens), déjeune au  
Cercle, note les noms des personnes qu'il rencontre, se rend à  
des conférences. Les pages intégralement remplies de son  
agenda témoignent d'une réconfortante activité sociale. Puis,  
à partir du 28 juin, les rares inscriptions notées de loin en  
loin signalent que *" l'inlassable activité "* saluée par le  
général Chevallier peine à trouver son emploi : *" Déjeuner  
Cercle 15 francs. Tabac 5 francs. Ticket métro 6 francs "*.  
Idem le lendemain, et les jours suivants.

Mon arrière-grand-mère paternelle meurt. Mon grand-père  
rapporte de Nancy le courrier reçu par sa mère. Il le range  
dans le coffre qu'il a rapporté du Liban. Parmi ces lettres,  
j'en trouve une écrite par son fils Pierre à sa grand-mère,  
juste avant le retour de la famille en France. Mon père est  
alors âgé de 17 ans. "

*" Beyrouth, le 21 décembre 1934, ma chère grand-mère, cette  
année nous quittons la Syrie définitivement. Cependant, je  
t'assure que je n'attends pas avec impatience la fin de*

*l'année scolaire parce que au bout il y a le bachot et que ce n'est pas une perspective particulièrement réjouissante"*

*" ...Cette phrase, ainsi que les fautes d'orthographe ont été soulignées au crayon rouge par son père. "*

*"...Je ne sais pas non plus si je pourrai m'habituer à la France et à Paris.*

*En ce moment je fais ma préparation militaire, et je n'ai pas à me fatiguer pour savoir comment passer mes jeudis. Pour faire du tir au fusil et l'exercice, nous mettons des vestes en toile de tente, sans col, ce qui fait que nous avons l'air d'une bande de forçats. Il ne manquerait que les numéros.*

*Figure-toi que je suis horriblement timide car bien que je sache pas trop mal danser je n'ose pas encore me lancer dans un salon. J'espère que je vais me dégourdir durant les vacances de Noël.*

*Je t'embrasse bien fort.*

*Pierre"*

*Après le retour de la famille en France, Pierre est envoyé en pension à Nancy, tandis que son père, sa mère, ses sœurs s'installent rue Lauriston à Paris.*

*Ce séjour mosellan ne favorise pas sa réussite scolaire. Le 14 février 1935 le maire de Nancy, (officier de la Légion d'Honneur) écrit à Monsieur Olry, (lieutenant-colonel en retraite) :*

*" Monsieur,`*

*L'administration du Lycée Henri Poincaré vient de me communiquer les notes scolaires obtenues par votre fils Pierre pendant le premier semestre de l'année 1935-1936. Ces résultats sont nettement mauvais dans toutes les matières et votre fils s'est vu notamment infliger un blâme du proviseur.*

*Je crois devoir vous faire connaître dès maintenant que si une amélioration sensible n'est pas constatée d'ici la fin de l'année scolaire, il me sera difficile d'obtenir du conseil municipal le renouvellement de la bourse de demi pensionnat qui était accordée à votre fils pour l'année en cours. "*

*Cette lettre a été transmise à l'intéressé puisqu'elle contient cette note manuscrite de son père : " Après la démarche personnelle que j'ai faite auprès du maire de Nancy pour obtenir la faveur d'une bourse, je te laisse le soin d'apprécier l'humiliation que m'apporte une semblable lettre ! ".*

*À la lecture de cette note marginale, je consulte la nomenclature des clichés de mon grand-père. Elle ne mentionne aucune photo qu'il aurait prise de ce fils si longtemps attendu une fois que celui-ci eût passé l'âge de sept ans. "*

*" J'ouvre un dossier de couleur bleu crasseux que j'extrais du coffre.*

*Titré " PM ", il contient une lettre de motivation datée du 7 février 1940 du lieutenant-colonel à la retraite Gaston Olry*

pour un poste de chef du personnel à la " Précision Moderne ".  
J'observe dans un dépliant de la " Précision Moderne " rangé dans le dossier bleu, une photo présentant des : *" Machines à calculer de haute précision, donnant automatiquement et instantanément tous les éléments nécessaires à la conduite du tir d'une batterie d'artillerie pouvant tirer à volonté l'une ou l'autre des 5 munitions différentes "*. Je saisis les motivations conjointes de l'ancien élève des Arts et Métiers et du militaire à la retraite pour postuler à cet emploi dans une usine d'armement.

En réponse à sa lettre, un courrier de la " Précision Moderne " daté du 29 février 1940 lui annonce que *" à compter du lundi 4 mars nous comptons sur votre collaboration à notre usine de Vierzon. Vous serez chargé plus particulièrement de la surveillance de l'usine, de la surveillance du personnel, entrées, sorties, police à l'intérieur de l'usine, transports personnel et marchandise, défense passive, ordonnancement de nos cités. Vos appointements mensuels seront de 3.500 francs. Dès que possible, et pour faciliter l'exécution de votre service, nous mettrons à votre disposition, dans le pavillon de la Direction, une chambre meublée "*.

En juin 1940, l'armée française est écrasée par la Wehrmacht, les armées britanniques rembarquent à Dunkerque, et le maréchal Pétain demande l'armistice.

Les Allemands occupent les usines de la " Précision Moderne ".

Les feuilles de paye du chef du personnel, soigneusement classées dans le dossier bleu font apparaître qu'il continua à percevoir ses émoluments en juillet 1940, août, septembre, octobre, novembre, décembre. Je constate, non sans malaise, que les feuilles de paye couvrent ainsi toute la durée de l'occupation.

Nikita Kroutchev négociant avec John Fitzgerald Kennedy lui dit un jour " *Nos missiles ne servent pas à couper le saucisson* ". Je songe aux aviateurs alliés qui furent tués par les armes fabriquées par la " Précision Moderne ". Le chef du personnel dut réprimer des tentatives de sabotage du matériel livré aux Allemands. Il lui fut certainement demandé des listes d'ouvriers spécialisés réquisitionnés pour aller travailler en Allemagne.

Je lis donc sans surprise les quatre feuillets accrochés par une épingle rouillée titrés :

" *Réponse du Chef du Personnel de la " Précision Moderne " au reproche d'avoir été le pourvoyeur de la déportation des ouvriers en Allemagne* ". Dans ce mémorandum le lieutenant-colonel à la retraite explique d'abord avoir eu vis à vis des Allemands, " *la forme de résistance passive que je leur avais vu opposer aux autorités françaises pendant les 6 années d'occupation que j'ai faites en Rhénanie et dans la Ruhr de 1920 à 1926* ". Il cite ensuite trois exemples où il a été " *Le seul à prendre à la " Précision Moderne " une attitude*

*nettement résistante : par exemple le jour où dans mon bureau, j'ai prié Mlle Von Mohl de ne pas s'immiscer dans des questions ressortissant uniquement de lois françaises et dont j'avais seul pour l'instant la responsabilité ; à la suite de quoi, elle n'est jamais revenue dans mon bureau et n'a jamais plus tenté la moindre intrusion dans mon service ". J'ignore quelles étaient les missions de Mlle Von Mohl au sein de l'entreprise, et je ne peux m'empêcher de sourire en imaginant cette Mata-Hari outragée, tournant des talons furieux après cette intrépide réplique de mon aïeul.*

Je comprends cependant qu'avec de tels exemples de résistance opposés à l'accusation, le Comité d'Épuration de l'usine Jemmapes réuni le 20 décembre 1944, n'ait pu que " *demander à M. Olry de se démettre de ses fonctions "*.

Le dernier dossier contenu dans le coffre du Liban recèle des radiographies où apparaît une vis réduisant une fracture du col du fémur. "

" Dans mon salon, les archives dispersées autour de mon fauteuil, je me rappelle avoir tourné des années dans des manèges monté sur un cheval, à travailler le trot assis, le saut d'obstacles, à panser les bêtes après l'exercice.

À l'exemple de mon grand-père, mais aussi de mon père, je suis fasciné par la guerre. J'aime les récits de batailles. Réfléchir à la destruction d'un adversaire ne me semble pas

une préoccupation frivole.

Parvenu sur un point élevé d'une ville, je rêve à l'usage stratégique qu'offre une telle position, et j'évalue l'étendue des quartiers que je pourrais tenir sous mon feu. Au reste, si je ne suis pas militaire, ce n'est pas pour autant que je ne me considère pas en guerre.

Pourtant, si nos gènes ont transmis une ressemblance physique entre mon grand-père, mon père et moi, nous ne sommes pas identiques. Que ce soit par hasard ou par nécessité, toutes les informations génétiques comme historiques ne m'ont pas été transmises. Mon père ne m'avait jamais parlé de la " Précision Moderne ".

Parfois, dans mon enfance, je restais avec mon père dans l'obscurité de son laboratoire alors qu'il tirait des agrandissements photographiques. Je l'entendais chantonner un tango, toujours le même.

La lumière de l'agrandisseur trouait la nuit. Parfois, il parlait, évoquant des souvenirs qui avaient presque toujours pour cadre la seconde guerre mondiale, époque vers laquelle sa mémoire semblait être définitivement aimantée.

Dans l'odeur piquante des bains de révélateurs et le silence rythmé par le tic-tac des minuteurs, j'entendais sa voix :  
" Le colonel Fabien, ça me fait rigoler. Colonel comme moi je suis curé. Il est descendu dans une station de métro, il y avait un officier allemand, il s'est approché tout près, et

lui a tiré deux coups de revolver dans les reins... C'est pas glorieux. Bon, on ne sait pas pourquoi les gens s'engagent de tel côté ou de l'autre. Pourquoi le colonel de la Roque est devenu résistant ? ". Il parlait de ses combats douteux, de ce brouillard de la guerre où nul ne sait avec certitude où est la justice. Mais, que son propre père, ancien combattant, Croix de Feu lui aussi, eût été condamné comme collaborateur, il ne m'en souffla jamais mot.

Aujourd'hui, je ne peux plus questionner mon père.

Le dimanche 3 mars 2003, je retournai rue Lauriston. J'espérais y trouver les documents que mon père m'avait dit y avoir laissés. L'appartement était à présent vidé de ses meubles.

Dans l'office, une vieille cousine achevait de débarrasser les étagères de leurs bocalux couverts de poussière grasse. Je réceptionnais les bocalux que j'entassais dans un carton. " Si tu trouves des lettres compromettantes adressées par une dame qui n'est pas ta grand-mère à ton grand-père " me dit-elle " tu seras gentil de ne pas les rendre publiques dans un de tes spectacles. " Je lui parlai de ma découverte des papiers de la " Précision Moderne " : " Tout le monde dans la famille était vichyste " me répondit-elle en haussant les épaules. J'assurai ma cousine n'avoir trouvé dans le coffre aucune correspondance compromettante de mon grand-père. Soulagée, elle entreprit de descendre les cartons pleins de bocalux à la

poubelle : je restai seul dans l'appartement. À l'extrémité du couloir, je retrouvai la chambre qui avait été celle de mon père. Les fenêtres obturées du cabinet de toilette me signalaient qu'il avait installé là son premier laboratoire photographique. Depuis, nul n'avait pris la peine de démonter cette occultation. J'ouvris un placard. J'y trouvai un carton poussiéreux fermé par une ficelle. Je la dénouai. Il contenait les papiers officiels de mon père avant son mariage. Je quittai l'appartement de la rue Lauriston, le carton sous mon bras. "

Dossiers scolaires, militaires, professionnels. Aucune photographie. Mon père avait entassé les documents au fur et à mesure de l'expiration de leurs dates de validité. Devenus sans objet, il les avait abandonnés lorsqu'il avait déménagé après son mariage. Le contraste est flagrant entre ces papiers en vrac, et les archives méticuleusement rangées de mon grand-père.

Par chance, je tombe sur un memento sur papier quadrillé écrit de la main de mon père. Celui-ci retrace la succession des lieux où il a vécu de sa naissance à l'année 1943 :

Pour l'année 1936, il note " *Paris : recalé au bac* ".

En 1937 : " *prépa de Saint-Cyr au Lycée Janson de Sailly - Paris* ".

Ligne 1938 : " *recalé à Saint-Cyr* ".

Je savais que mon père avait raté l'examen d'entrée à l'École d'officier mais j'ignorais qu'il n'avait même pas obtenu son baccalauréat.

J'ouvre le livret militaire conservé dans le carton. J'y lis que le 3 novembre 1938, à l'âge de 21 ans, et à l'instar de son père, " *Olry Pierre, yeux marron, cheveux châtain foncé, nez rectiligne, visage ovale, taille 1m73* " s'est engagé " *pour trois ans au 159° Régiment d'Infanterie Alpine sous le numéro matricule 1516* ".

Je feuillette un cahier d'écolier rose titré " *Textes écrits au 159° Régiment d'Infanterie Alpine 1940-1941* ". La table des

matières manuscrite en est aussi intéressante que variée :  
" Bonne soirée ! (Revue théâtrale et musicale) ". " Ce que nous sommes (essai philosophique) ". " Autour d'une cuisine (scènes de la vie militaire) ". Et enfin " Les heures du Liban (souvenirs) ".

Presque toutes les pages ont été arrachées. Un texte manuscrit titré " Z.O " (Zone Occupée) a cependant été conservé. Ce texte est l'unique témoignage rendant compte de ses actions pour un réseau clandestin. Il date selon toute vraisemblance de l'automne 1941 où mon père fut rendu à la vie civile et remonta à Paris après un séjour à Lyon :

*" Je quittai la chambre que je partageais depuis dix-huit jours avec des clochards. Il pleuvait. À la gare de Perrache, un ancien légionnaire saoul hurlait.*

*Le train roulait trop vite entre Lyon et Châlons. J'avais dans mon sac quelques lettres pour Jean, venant de Muriel. J'en avais la gorge sèche et le souffle coupé. Le train s'arrêta et après trois minutes je vis un officier allemand passer tranquillement dans le couloir. Il comptait les voyageurs. Il descendit du wagon. Le train redémarra. C'était fini.*

*À Paris, je m'engouffrai dans le métro ; À la station Marbeuf je croisai des marins allemands portant un béret avec des rubans derrière".*

Le papier quadrillé annonce que le 2 mars 1942, mon père est engagé dans l'entreprise " Darras et Jouanin " sur un chantier

dans la rade de Brest.

Ainsi que l'indique l'en-tête figurant sur les courriers adressés à " *Pierre Olry, commis de chantier* ", la société " *Darras et Jouanin* " s'occupait de " *travaux publics, bétons armés, maçonneries, et travaux souterrains* ".

L' " *Ausweiss* " délivré par " *der Organization Todt* " à Olry Pierre m'éclaire sur les activités de Darras et Jouanin qui selon toute apparence construisait pour la Wermacht les bunkers du Mur de l'Atlantique.

Une attestation des Forces Françaises Combattantes m'apprend qu'il a servi " *en tant qu'agent P1* ".

Une carte rouge stipule le nom de code de mon père : " *Loy* ".

Une citation à l'ordre du corps d'armée, décision N° 485 m'apprend que mon père : " *Membre de l'armée secrète, volontaire depuis 1942, n'a cessé d'être un correspondant des plus actifs du réseau, récoltant des renseignements d'une valeur militaire particulière. En 1943 notamment, est parvenu à relever les plans complets de la Base Navale de Brest. Arrêté par la Gestapo, porteur de ces plans, est parvenu par son sang-froid, à échapper des mains de l'ennemi en sauvant son butin.* "

Je reconnais dans ce dernier épisode, une anecdote de mon père. Il avait été arrêté pour un contrôle de routine alors qu'il passait devant le siège de la Gestapo, rue Lauriston. Par malchance, il portait ce jour-là des " *papiers*

compromettants " dans sa serviette. Il avait attendu plusieurs heures dans une salle que les Allemands vérifient son adresse, chez son père. On l'avait laissé repartir. Marchant dans la rue, il entendit un soldat sortant de la Gestapo lui crier de s'arrêter. Mon père réalisa alors qu'il avait oublié sa sacoche dans la salle d'attente. Il hésita. Courir ? Rester ? il demeura pétrifié. Le soldat, l'ayant rejoint, lui tendit la serviette en disant : " Vous avez oublié ceci, monsieur ". Mon père balbutia des remerciements et repartit, son porte-document sous le bras. Personne dans les locaux de la Gestapo n'avait songé à en regarder le contenu.

À la Libération, Pierre Olry est âgé de trente ans. Il est toujours domicilié " Chez son père, le lieutenant-colonel Olry ". Ce dernier continue à annoter au crayon rouge le courrier administratif reçu par son fils.

Dans les années 50, Pierre Olry se marie. Il déménage et s'établit à son compte comme artisan photographe.

Enfant, j'avais le sentiment d'avoir un père âgé, conservateur par ses idées, marginal par son métier, cassant et misanthrope. Un jour où il m'ordonna de rendre un service qui m'ennuyais, je le traitai de fasciste, insulte assez usitée dans les années 70. Il tourna les talons sans un mot. Je compris ce jour-là pour la première fois que mon père n'était pas l'homme insensible que je m'imaginai. Par la suite, je pris conscience que mon père était considéré par certains, surtout par sa propre famille, si ce n'est comme un imbécile, mais comme un raté. Les raisons de ce mépris tenaient à l'échec de sa carrière militaire, puis professionnelle. Il n'avait pas de situation, n'avait pas fait carrière dans une entreprise, et gagnait mal sa vie avec son activité de photographe. Au fur et à mesure de ses désillusions professionnelles, mon père s'était progressivement retiré dans l'obscurité de son labo, où il passait des heures à développer des photos en écoutant les émissions de France-Culture. À la fin de sa vie, il ne photographiait presque plus, se contentant d'archiver ses milliers de négatifs"

J'imagine parfois ce que trouvera mon héritier lorsqu'il fouillera à son tour dans mes papiers après ma mort. Notes de mise en scène, budgets prévisionnels, demandes de subventions, revues de presse, formulaires de déclaration mensuelle aux assedic-spectacle, textes de spectacle. S'il ouvre le dossier

de présentation de " La chambre noire ", il y lira que : " ... ni Gaston, ni Pierre, ni Stéphane ne parvint à satisfaire les ambitions de son père. Chacun d'entre eux s'avoua aussi à un instant déçu par la vie de son père. Tous trois nourrirent ce sentiment mélancolique de penser, en quelque endroit qu'ils furent, qu'ils n'avaient rien à y faire, et que leur juste place n'était jamais celle où ils se trouvaient. Ainsi, le jardin secret de Gaston était la photographie, mais c'est Pierre qui fit de la photographie son métier. Tout comme Pierre se plaisait à écrire des récits dans sa jeunesse, mais c'est à Stéphane qu'il demandait de l'aide pour rédiger les légendes de ses photographies."

Mon héritier supposé délaissera peut-être ces documents-là et ouvrira un dossier peu épais, titré " Dossiers scolaires, médicaux et militaires Stéphane ".

Il constatera alors combien fut brève ma propre carrière militaire au regard de celles de mes ancêtres

Comme pour tous les jeunes gens de la région parisienne, elle débuta au Centre de Recrutement de Vincennes. À l'issue de ces " trois jours " qui duraient en réalité un jour et demi, j'entrai dans le bureau du médecin psychiatre. Il leva les yeux du papier qu'il écrivait et demanda : " *Qu'est-ce que vous avez ?* ". Je lui tendis sans un mot l'attestation que m'avait remise Madame Jardin, la psychiatre qui m'avait suivi dans mon enfance. Le médecin militaire lut le certificat. Puis

leva les yeux sur moi. Je me taisais, comme je m'étais tu depuis que j'avais passé le mur d'enceinte de la caserne. D'aussi loin que je me souviens je n'ai jamais supporté ces hauts murs, ces cours fermées, ces alignements de salles éclairées au néon.

Chaque dimanche soir, lorsque nous passions devant l'école, je constatais avec haine qu'elle était toujours là. Je rêvais de l'incendier, comme j'ai toujours rêvé d'assassiner Monsieur Toulouse, mon instituteur. Le lundi matin, comme tous les matins, nous étions debouts à côté de nos pupitres. Le maître d'école ôtait sa veste qu'il accrochait soigneusement à un cintre suspendu à la porte d'entrée de la classe. Je sentais une douleur sourdre à l'intérieur. Monsieur Toulouse enfilait lentement une blouse grise, la boutonnait et disait :

" assis. "

Monsieur Toulouse était un maître sévère. Lorsque nous récitons mal notre leçon, il nous faisait venir jusqu'à son estrade. Là, nous nous agenouillions, les rotules posées sur le bord de la première marche, les mains jointes en l'air au dessus de notre tête. Et nous attendions la sonnerie qui nous libèrerait. Parfois, le maître pointait du doigt un élève turbulent. Celui-ci se levait, allait décrocher le gant Mapa suspendu à un clou planté dans la porte d'entrée. L'instituteur chaussait ce gant et fessait l'élève indiscipliné.

Monsieur Toulouse était un maître sévère mais juste. Il récompensait les élèves ayant accumulé dix bons points en leur demandant de rester dans sa salle de classe après les cours. La porte se refermait derrière le dernier élève. Je le rejoignais alors à son bureau. Monsieur Toulouse ouvrait un tiroir, en sortait une paire de ciseaux, une planche de décalcomanies. Il découpait soigneusement un chevalier du moyen âge qu'il m'offrait. Cet homme portait un parfum que j'ai reconnu des années plus tard comme étant " Habit Rouge " de Guerlain. C'était un homme glabre, au menton en galoche et au poil dru, qui devait, j'imagine, se raser deux fois par jour. Cet instituteur voulut suivre ma classe quatre années de suite. J'ai lu dans le même article de " Pour la science " évoqué plus haut que la peur déclenche dans le cerveau la production de substances chimiques facilitant la mémorisation. Je fus un bon élève qui recopiait la lettre A sur tous les papiers lui passant entre les mains et gravait ce symbole de l'excellence sur le bois de sa table de travail.

Le quartier où nous habitions était peuplé d'immigrés juifs, de réfugiés espagnols ou d'immigrés arabes ou portugais. Monsieur Toulouse qui menait les sauvageons que nous étions à la fêrule, nous annonça au début de l'année de CM2 que seuls les meilleurs d'entre nous iraient au lycée. Les autres seraient aiguillés vers le collège d'enseignement professionnel. Avec les cinq ou six enfants de commerçants,

artisans ou professions libérales du quartier, je partageai le privilège de classe d'être admis au lycée Charlemagne.

Le jour de notre entrée en sixième, le proviseur de ce lycée prestigieux fit mettre en rang dans la cour tous les nouveaux élèves. Il commença le discours qu'il nous adressa par ces mots : " Messieurs, vous rejoignez l'élite de la France ".

Deux ans plus tard, à l'âge de treize ans, à mon entrée en quatrième, je désertai l'élite de la France. Les pages du dossier scolaire contenu dans la chemise jaune indiquent à propos de cette année scolaire 75-76 : " *Absent. Ne peut être noté* " Seules des images fragmentaires me viennent à l'esprit concernant cette période. Des après-midi où je faisais très lentement le chemin du lycée pour, arrivé devant la porte cochère fermée depuis plusieurs minutes, repartir dans l'autre sens. Je me vois marcher la nuit sur la bande d'arrêt d'urgence de l'échangeur de Bagnolet.

Je restais à la maison, et deux fois par semaine j'allais voir Madame Jardin dans son cabinet. C'était une dame d'âge mûr, portant un tailleur en tweed et marchant avec une canne. Dans son bureau, je voyais sa bibliothèque et deux grandes fenêtres donnant sur les arbres du boulevard. Madame Jardin me demandait : " À quoi pensez-vous ? ". Je répondais : " Je regarde bouger les branches ".

À la maison, je restais seul toute la journée. J'écoutais la radio. Les flashes d'informations du matin rapportant les

récits des premiers combats entre milices à Beyrouth. À midi, une émission de Pierre Bellemare sur Europe 1 dont la musique du générique était les " Carmina Burana ". L'après-midi, je regardais les nuages courir dans le ciel. J'écoutais " Radioscopie " de Jacques Chancel au coucher du soleil. Puis, le hit-parade d'André Torrent sur RTL. La nuit, allongé dans l'obscurité, les commentaires en direct des matchs de football sur la modulation de fréquence.

Un matin de printemps, je me réveillai. Je regardai la poussière jouer dans la lumière et je sentis qu'un poids s'était soulevé de ma poitrine.

L'année suivante, je m'inscrivis dans un lycée du cinquième arrondissement, le lycée Lavoisier.

J'observai que beaucoup de salles de classe demeuraient vides hors des heures de cours. Je demandai à l'administration d'en disposer pour répéter des pièces de théâtre avec des camarades.

J'écrivis mes premières pièces. En première, je quittai la filière scientifique pour avoir plus de temps à consacrer au théâtre. Quand j'annonçai ce choix à mon père, il me dit : " mais ton bachot ? ". Je lui répondis que je passerai un bac littéraire. Il dit : " Bon ". Je le sentis déçu.

Après mon bac, je continuai à écrire et mettre en scène mes spectacles. Un matin, je reçus ma convocation pour les trois jours.

Je me rendis chez Madame Jardin. Je lui expliquai ma situation : l'écriture, les spectacles, l'absurdité de ce service militaire. Elle me dit : " Vous êtes heureux ? ". Sa question me foudroya. Après réflexion, j'acquiesçai. Elle remplit alors avec un léger sourire un certificat qualifiant mon état psychologique de " fragile " et mon insertion sociale de " problématique ". Vingt ans plus tard, je ne peux que souscrire à cette définition du bonheur, comme étant un état " fragile " et considéré comme " problématique " par la société.

Donc, le médecin militaire me regardait : " Pourquoi vous ne voulez pas faire votre service ? ". Je lui montrai le certificat. Il haussa les épaules. Il prit un formulaire, le remplit rapidement et me le tendit. Dans le couloir, je vis qu'il avait coché les cases " P4 " et " Exempté ". "

Je suis sorti de la caserne. "

" Depuis une heure, nous tissons le fil de la vie de ces trois générations d'hommes dans l'espoir que les inconnus qui écoutent ce récit dans le noir y retrouveront quelque chose d'eux-mêmes.

Pour autant, cette heure de théâtre ne résout aucune des questions que je me pose :

Pourquoi n'ai-je pas à mon tour voulu donner vie à un fils ?

Quelle est cette instance collective, aveugle, muette, à

laquelle j'obéis en produisant depuis vingt ans des pièces de théâtre ? Est-ce le désir occulte des générations qui m'ont précédé ? La main invisible du marché ? La voix composite de la société ? L'orgueil ? L'ambition ? La peur de la solitude ? L'ennui ?

La curiosité sans doute.

Je repose ces questions tous les soirs où ce spectacle est joué.

À l'issue du spectacle, les archives rangées dans des cartons seront chargées dans un camion. Demain, elles seront déballées sur d'autres théâtres. Soir après soir, nous distribuons des extraits de ces archives aux spectateurs. Les papiers se dispersent. Lorsque le dernier carton d'archive aura été vidé, nous cesserons de jouer le spectacle.

Ne demeurera plus pour certains spectateurs que le souvenir de la soirée, et le récit qu'ils en feront peut-être. "